SIMENON

23

La Fenêtre ouverte

GEORGES SIMENON

La Fenêtre ouverte

Maigret XXIII

Gallimard

Il était midi moins cinq quand les trois hommes se retrouvèrent en face du 116 *bis* rue Montmartre, presque à l'angle de la rue des Jeûneurs.

— On y va ?

— On prend un pot et on y va…

Ils burent l'apéritif au comptoir voisin puis, le col du pardessus relevé, les mains dans les poches, car il faisait froid, ils pénétrèrent dans la cour de l'immeuble, cherchèrent l'escalier C, le trouvèrent enfin et gravirent deux étages. Sur chaque porte de cette vieille maison compliquée, il y avait des plaques d'émail ou de cuivre annonçant aussi bien un fabricant de fleurs artificielles qu'une société de cinéma. Au second, au fond d'un sombre couloir, la plaque portait les mots *Le Commerce Français*, et le brigadier Lucas passa le premier, ouvrit la porte, toucha le bord de son chapeau.

— Oscar Laget est ici ?

Dans l'antichambre, un homme d'une cinquantaine d'années était assis derrière une table à tapis vert et collait des timbres sur des enveloppes. Il commença par secouer négativement la tête, puis un détail quelconque dut le frapper dans l'allure des visiteurs, car il les regarda avec plus d'attention, parut comprendre, se leva.

— Il n'est jamais au bureau le matin, expliqua-t-il. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— J'ai un mandat d'arrêt, répliqua Lucas en montrant un papier qui dépassait de sa poche. Où peut-on le trouver à cette heure-ci ?

— Vous ne le trouverez sûrement pas… Il doit être à la Bourse, ou dans un des restaurants des environs. À quatre heures, il rentrera…

Lucas échangea un coup d'œil avec ses compagnons.

— Laisse voir son bureau…

L'homme le précéda docilement, lui fit franchir un corridor étroit, ouvrit une porte et montra effectivement un bureau vide.

— Bon ! On reviendra à quatre heures…

* * *

Si Maigret, cette fois, fut vraiment du début de l'affaire, il ne le dut qu'au hasard. À trois heures, il était dans son bureau du Quai des Orfèvres, quand on téléphona que des Algériens venaient d'échanger des coups de couteau du côté de la porte d'Italie. Or, les Algériens, c'était le rayon du brigadier Lucas.

— Je ne peux pas y aller, chef. Il faut que je sois à quatre heures rue Montmartre pour une arrestation…

— L'arrestation de qui ?

— Laget… Vous savez ?… L'homme du *Commerce Français*… Le mandat signé par la section financière du Parquet…

— File à la porte d'Italie… J'irai rue Montmartre…

Il travailla jusqu'à quatre heures moins dix, sauta dans un taxi avec les deux inspecteurs, pénétra sous la voûte, puis dans la cour, questionna machinalement en voyant ce réseau d'escaliers délabrés :

— Il n'y a pas de seconde issue ?

— Je ne crois pas…

C'était sans importance, en somme ! L'arrestation banale d'un petit financier véreux !

— Au second, chef… Tournez à droite…

Tout cela n'était qu'une corvée. Le bonhomme de cinquante ans, Ernest Descharneau, était toujours assis derrière sa table, cette fois il ne collait plus des timbres mais copiait des adresses sur des enveloppes. Devant lui, dans l'antichambre, quatre ou cinq personnes se morfondaient.

— Oscar Laget est arrivé ? questionna Maigret sans lâcher sa pipe.

— Pas encore… Il ne peut plus tarder… Ces messieurs l'attendent aussi…

Un coup d'œil aux « messieurs » en question, des créanciers, évidemment, des gens plus ou moins miteux qui étaient là depuis une heure ou deux, dans l'espoir d'arracher quelques

sous à Laget. Maigret eut le temps de bourrer une pipe, après avoir vidé la sienne par terre, car le plancher était déjà sale.

— Il y a des courants d'air, ici ! grogna-t-il en relevant le col de velours de son pardessus.

Ernest Descharneau se pencha un peu de côté, tendit l'oreille, murmura :

— Je crois que c'est lui qui rentre…

— Pourquoi ? Il n'entre pas par cette porte ?

— Il entre toujours par-derrière… Je vais aller lui annoncer…

Puis, comme il prononçait la dernière syllabe en se levant, une détonation retentit du côté du bureau de Laget. Descharneau voulut se précipiter, mais Maigret l'écarta du geste et passa le premier.

Le couloir faisait un coude. Au fond une fenêtre ouverte – celle qui provoquait le courant d'air ! – donnait sur une courette et Maigret, frileux, la ferma en passant. Il s'attendait à trouver la porte de Laget fermée à clef, mais il n'en était rien. Dans le bureau, l'homme d'affaires court et gras était assis à sa place, affalé en arrière, une plaie béante à la tempe droite ; sur le tapis, un peu au-dessous de sa main qui pendait, gisait un revolver.

— Ne laissez entrer personne ! grogna Maigret en se retournant.

Dès cet instant, quelque chose le choquait, mais il ne savait pas encore quoi. Il reniflait, observait tout autour de lui, les mains toujours dans les poches, le chapeau un peu en arrière, dans une attitude qui lui était familière. Son regard finit par se poser sur deux chaussures de femme qui dépassaient du rideau de la fenêtre, et il grommela :

— Que faites-vous là, vous ?

En même temps, une femme encore jeune, vêtue d'un manteau de fourrure, sortait de sa cachette, regardait les trois hommes avec angoisse et balbutiait :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous venez faire ?

— Et vous ?

— Je suis Mme Laget !

Celui des inspecteurs qui s'était penché sur le corps se redressait enfin et déclarait, placide :

— Mort !…

* * *

L'inspecteur Janvier fut chargé d'avertir le commissaire du quartier, le Parquet et l'Identité judiciaire, tandis que Maigret, maussade, tournait en rond dans la pièce qu'éclairait un jour cru.

— Il y a longtemps que vous êtes dans ce bureau ? questionna-t-il soudain, en jetant un regard en coin à Mme Laget.

— Je suis arrivée presque en même temps que vous… Quand j'ai entendu des pas, je me suis cachée derrière le rideau, à tout hasard…

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas… Je voulais d'abord savoir…

— Savoir quoi ?

— Ce qui s'était passé… Vous êtes sûr qu'il est mort ?

Elle ne pleurait pas, mais elle était hagarde et Maigret préféra ne pas insister, alla parler bas au second inspecteur.

— Reste dans le bureau et surveille-la, qu'elle ne touche à rien…

Puis il gagna l'antichambre où les clients se trouvaient toujours.

— Ne partez pas, vous autres !… J'aurai peut-être besoin de vous…

— Il est mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort… Quant à vous – et il s'adressait à Descharneau – je voudrais vous parler en tête à tête…

— Nous pouvons aller dans le bureau de madame… À moins qu'elle y soit…

Le bureau était en face de celui de Laget. Pour ne pas être dérangé, Maigret ferma la porte à clef, tripota machinalement la clef du poêle qui ne tirait pas, montra une chaise à son compagnon.

— Asseyez-vous… Votre nom… Votre âge… Racontez-moi tout ce que vous savez…

Et il forçait le bonhomme à s'asseoir, tandis que lui-même restait debout, circulant, comme à son habitude, à travers la pièce.

— Je m'appelle Ernest Descharneau, cinquante-quatre ans, ancien commerçant, lieutenant de réserve…

— Et présentement garçon de bureau ? grommela Maigret.

— Ce n'est pas tout à fait cela, corrigea Descharneau avec une pointe d'amertume. Mais vous avez raison : cela y ressemble.

Bien qu'il portât des vêtements usés, il restait soigné de sa personne, et il y avait de la distinction dans ses manières, de cette distinction toute en grisaille particulière aux gens qui ont eu des malheurs.

— Avant la guerre, je tenais un magasin boulevard de Courcelles, et les affaires n'allaient pas trop mal.

— Un magasin de quoi ?

— D'armes, de munitions et d'articles de chasse… Puis je suis parti au front, comme simple soldat et, la troisième année de guerre, j'étais lieutenant d'artillerie…

Maigret remarqua alors un mince trait rouge au revers de son veston. Il nota aussi que l'homme, tout en parlant avec une précipitation un peu fiévreuse, ne cessait de tendre l'oreille aux bruits de l'appartement.

— C'est en Champagne que j'ai connu Oscar Laget, qui était sous mes ordres…

— Simple soldat ?

— Oui… Plus tard, il est devenu sergent… À la démobilisation, j'ai retrouvé mon magasin fermé et ma femme malade… Il me restait un peu d'argent, et j'ai eu le malheur de le placer dans une affaire qui a croulé un an plus tard… Ma femme est morte…

On entendit des bruits de pas et Maigret comprit que c'était la police du quartier, mais ne se dérangea pas. Assis sur le bord du bureau, il questionna :

— Ensuite ?

— Laget, à ce moment-là, avait monté une société de produits chimiques et j'allai le voir… Il avait ses bureaux boulevard Haussmann, et il me prit comme démarcheur… Puisque vous êtes venu pour l'arrêter, vous devez savoir quel homme c'était ?

— Dites toujours !

On aurait pu croire, parfois, que Maigret n'écoutait pas.

— Les produits chimiques ont duré trois ans, et j'ai fait quelques économies… Un beau jour, Laget a mis la clef sous la porte, et je me suis retrouvé à la rue… Dès ce moment, on a parlé de poursuites, ce qui n'a pas empêché Laget, un an plus tard, de fonder à grand bruit une nouvelle affaire : *Le Commerce Français*…

Descharneau hésitait à continuer, se demandant si Maigret s'intéressait ou non à son discours, et toujours on entendait des pas et des voix dans les autres pièces.

— À certain moment, il y a eu jusqu'à soixante employés, et les bureaux occupaient trois étages d'un immeuble moderne, rue Beaubourg. Laget éditait des journaux corporatifs, *Le Journal de la Boucherie*, *Le Bulletin des Mandataires*, *Le Moniteur des Cuirs et Peaux*, d'autres encore…

— Vous en étiez ?

— Quand je suis revenu le voir, il m'a pris auprès de lui, sans titre précis, mais j'étais en quelque sorte son bras droit… C'est ainsi qu'il m'a nommé fondé de pouvoir de la plupart des sociétés qu'il créait, et même parfois administrateur…

— Si bien que, maintenant, vous allez être poursuivi également ?

— C'est probable, gronda Descharneau. Vous ne pouvez pas comprendre comment cela se passait… Même quand on avait soixante employés, il nous arrivait de courir après deux mille francs… Laget possédait son auto et Mme Laget la sienne… Ils avaient fait bâtir une maison de campagne de huit cent mille francs, mais les domestiques restaient des trois mois sans être payés… On bouchait un trou avec un autre trou… Laget disparaissait deux ou trois jours, rentrait, fiévreux, par une petite porte, me faisait signer des papiers…

« — Vite… Cette fois, c'est la fortune !…

« Je ne savais même pas ce que je signais… Quand j'hésitais, il me reprochait mon ingratitude, me rappelait qu'il m'avait pour ainsi dire tiré du ruisseau…

« Il avait des moments de générosité… S'il avait de l'argent, il ne regardait pas à me donner sans raison vingt ou trente mille francs, quitte, le lendemain ou le surlendemain, à me les redemander…

« Après des hauts et des bas, nous en sommes arrivés ici… Mme Laget a voulu s'occuper elle-même des affaires, et elle vient chaque jour au bureau… »

Maigret, tirant sa pipe de sa bouche, posa tout à coup une question qui, malgré sa simplicité, fit sursauter Descharneau.

— Où avez-vous déjeuné ?

— Quand ?… Aujourd'hui ?… Attendez… Je suis sorti un instant pour aller chercher du pain et du saucisson… Vous retrouverez les peaux et les miettes dans ma corbeille à papier…

— Il n'est venu personne ?

— Que voulez-vous dire ? À deux heures, des créanciers sont arrivés, comme toujours… C'est à cause de cela que Laget n'osait plus venir par l'escalier principal… Il y a une issue rue des Jeûneurs… Il faut traverser des bâtiments, des couloirs, faire tout un tour à travers les deux immeubles, mais il préférait ça…

— Et sa femme ?

— Elle aussi !

— C'est son habitude d'arriver au bureau à quatre heures ?

— Non ! D'habitude elle vient à deux heures… Mais nous sommes le premier mercredi du mois, et elle est allée au ministère toucher sa pension… C'est une veuve de guerre remariée…

— Vous la croyez capable d'avoir tué son mari ?

— Je ne sais pas.

— Et vous croyez Laget capable de s'être suicidé ?

— Je ne sais pas… Je vous ai dit tout ce que je savais… Je me demande ce que je vais devenir, maintenant…

Maigret alla ouvrir la porte.

— Je vous reverrai tout à l'heure…

* * *

Quand il entra dans le bureau de Laget, il y trouva dix ou quinze personnes qui s'agitaient, et on avait allumé les lampes électriques. Le photographe de l'Identité judiciaire, qui venait d'opérer, rangeait ses appareils. Le juge d'instruction et un jeune substitut s'entretenaient à voix basse, tandis que Mme Laget, les traits tirés, restait assise dans un coin, comme étourdie par tout ce bruit et ce mouvement.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda à Maigret le commissaire de police.

— Pas encore. Et vous ?

— On a retrouvé la douille, qui a bien été tirée avec ce revolver… Mme Laget reconnaît l'arme de son mari, qui était toujours dans le tiroir du bureau…

— Vous voulez venir un moment, madame Laget ?

Et Maigret l'emmena dans le bureau où il avait interrogé Descharneau.

— Veuillez m'excuser de vous tracasser en ce moment… Je n'ai que deux ou trois questions à vous poser… D'abord, que pensez-vous de Descharneau ?

— Mon mari a tout fait pour lui… Il l'a tiré de la misère… Il le traitait comme son homme de confiance… Pourquoi ? Descharneau vous en a dit du mal ?… Il en est capable… C'est un aigri…

— Seconde question, trancha Maigret. Quand êtes-vous venue pour la dernière fois au bureau ?

— À deux heures, pour prendre mes pièces d'identité avant de me rendre au ministère… Jusqu'à ces derniers mois, je ne voulais pas toucher ma pension de veuve de guerre… Mais étant donné la situation…

— À quelle heure votre mari avait-il l'habitude de rentrer l'après-midi ?

— En réalité, à trois heures… Vous allez comprendre… Il était obligé, pour ses affaires, de faire avec ses clients des déjeuners copieux et trop arrosés… Comme, la nuit, il souffrait

d'insomnies, il avait pris l'habitude de sommeiller une heure dans son bureau…

— Et aujourd'hui ?

— Je ne sais pas… À deux heures, Descharneau m'a seulement dit que mon mari m'attendrait à quatre heures précises pour une affaire importante…

— Et il ne vous a pas parlé de la police ?

— Non !

— Je vous remercie.

Tout en la reconduisant vers la porte, Maigret essayait toujours de préciser la sensation qu'il avait eue en pénétrant dans le bureau de Laget. Il y avait des moments où il croyait toucher au but, puis l'instant d'après, le souvenir redevenait aussi vague.

Maintenant, il avait chaud et, le chapeau toujours sur la nuque, la pipe aux dents, il gagna l'antichambre, comme un homme qui ne sait que faire. Quatre personnes, qui tout à l'heure attendaient Laget pour lui réclamer de l'argent, étaient toujours là et Maigret les regarda l'une après l'autre, avisa un grand jeune homme mal nourri et râpé.

— Depuis quelle heure êtes-vous ici ?

— Deux heures dix ou deux heures et quart, monsieur…

Descharneau, qui avait repris place à sa table, écoutait.

— Il n'est venu personne depuis lors ?

— Seulement ces messieurs…

Et il désignait ses compagnons, qui approuvèrent de la tête.

— Personne n'est sorti ?… Non ?… Attendez !… Le garçon de bureau est resté tout le temps à sa place ?

— Tout le temps.

Mais aussitôt, le jeune homme parut réfléchir.

— Attendez !… Une fois, seulement, il s'est dirigé vers le couloir, parce que le téléphone avait sonné…

— À quelle heure ?

— Je ne sais pas, moi !… Il était peut-être quatre heures moins le quart ?… Oui, c'était un peu avant que vous arriviez…

— Dites-moi, Descharneau, de qui était la communication ?

— Je ne sais pas… C'était une erreur…

— Vous êtes sûr ?

— Oui… On m'a demandé… on m'a demandé si on était bien chez le dentiste…

Or, avant de prononcer ces derniers mots, il avait, avec l'air de chercher une inspiration, abaissé le regard sur les enveloppes rangées sur la table. C'étaient des circulaires que Laget envoyait à des milliers de gens. Machinalement, Maigret fit comme le garçon de bureau, et lut sur la dernière enveloppe de la pile : *M. Eugène Devries, chirurgien-dentiste, rue…*

Il fit un effort pour ne pas sourire !

* * *

— Alors ? questionna le commissaire en revenant vers le juge et le substitut.

— Suicide ! affirma ce dernier. D'après le docteur, le coup a été tiré à moins de quinze centimètres du visage… Il aurait fallu que Laget ait rudement envie de se laisser faire pour…

Les deux hommes redressèrent la tête quand Maigret trancha :

— Ou qu'il dorme !

— Vous croyez donc, vous, que c'est… ?

Et le regard du juge se dirigea vers Mme Laget, à qui on prenait précisément les empreintes digitales, et qui se raidissait dans sa dignité.

— Je ne sais pas encore, avoua Maigret. Si c'est un crime, c'est en tout cas un beau crime… Car, remarquez que nous étions là, pour ainsi dire… À croire que l'assassin l'a fait exprès d'attendre que la police soit présente…

Comme le médecin légiste passait, Maigret l'arrêta.

— Et vous, docteur, vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

— Ma foi non… La mort a certainement été instantanée…

— Et après ?

— Que voulez-vous dire ?

— Rien… Laget devait être encore plus frileux que moi… Remarquez que le dossier de son fauteuil touche le radiateur…

Le juge et le substitut échangèrent un regard. Maigret frappa encore une fois le fourneau de sa pipe contre son talon. Par décence, on avait recouvert le visage de Laget d'une serviette nid-d'abeilles décrochée au lavabo. Les enquêteurs, en somme, avaient fini leur besogne et n'attendaient qu'un signe pour s'en aller.

— Dites, commissaire… fit soudain Maigret en s'adressant au commissaire du quartier. Je m'aperçois qu'il y a deux téléphones sur le bureau : un qui est relié au réseau et un téléphone intérieur… Il doit communiquer avec l'antichambre… Vous ne voulez pas aller me sonner, de là-bas ?

Le commissaire sortit. On attendit, en regardant Maigret qui avait l'air absent. Une minute, deux minutes passèrent. Puis le commissaire de police revint, étonné :

— Vous n'avez rien entendu ?… Je n'ai pourtant pas cessé de sonner…

Alors, Maigret :

— Vous voulez venir un instant avec moi, monsieur le juge ?

Et il l'entraîna vers le bureau où il avait déjà reçu Descharneau et Mme Laget.

Maigret était debout, le dos au feu, dans sa pose favorite, et il parlait d'une voix négligente, comme pour s'excuser d'avoir été si vite en besogne et ne pas trop humilier le magistrat.

— Le hasard a voulu que je sois là au bon moment, et que j'observe le garçon de bureau…

— C'est lui qui… ? Mais c'est impossible, puisque…

— Attendez ! Au physique comme au moral, vous avez reconnu, n'est-ce pas ? Un de ces ratés d'après-guerre qui sont peut-être le plus pitoyable héritage que celle-ci nous a laissé, les victimes les plus lamentables, en tout cas… Un homme qui a été le lieutenant Descharneau, un homme qui, à ce moment, avait certainement une haute valeur morale !… À l'armistice, il ne retrouve rien de sa vie d'autrefois… Son commerce est ruiné, sa femme meurt… Et c'est Laget, dont la vulgarité et le manque de scrupules font merveille dans cette époque troublée, qui le recueille…

Un silence. Maigret bourrait une quatrième pipe.

— J'allais dire que c'est tout ! soupira-t-il. Laget se sert de Descharneau comme un homme pareil peut se servir d'un honnête homme… Et l'honnêteté de ce dernier se rebiffe maintes fois, s'atténue, avec des sursauts, des révoltes, si bien qu'en fin de compte le sentiment dominant de Descharneau pour celui qui se prétend son bienfaiteur est la haine… Une haine d'autant plus vivace que Laget dégringole à son tour, si bien qu'en définitive Descharneau a vendu son honnêteté pour un plat de lentilles…

— Je ne vois pas où vous voulez…

— En venir ? Moi non plus. Du moins, je ne le voyais pas tout à l'heure. J'imaginais seulement les deux hommes, le patron et l'employé, l'ancien sergent et l'ancien lieutenant, dont les rôles étaient renversés… J'imaginais ces bureaux assaillis par des créanciers minables et les huissiers, puis les expédients, la cavalerie, les traites impayées et les chèques sans provision, tout le pitoyable accompagnement des dégringolades comme celle-ci…

— C'est effectivement la raison du mandat d'arrêt que…

— Vous permettez un instant ?

Maigret ouvrit la porte, appela Descharneau, qui parut assez effrayé.

— Dites-moi, Descharneau… Combien de fois Laget avait-il déjà été poursuivi ?

— Je ne sais pas… Cinq ou six fois ?…

— Et chaque fois, n'est-ce pas, il s'en est tiré ?

— Oui… Il avait des relations…

— Pouvez aller ! Merci !

Et, le garçon de bureau parti, Maigret se tourna à nouveau vers le juge.

— Voilà ! Descharneau n'a pas voulu que, cette fois encore, l'autre s'en tire… Il est mal portant, vous l'avez vu… Je parierais pour un ulcère, sinon un cancer à l'estomac… Il est incapable, désormais, de se refaire une situation… Laget arrêté, il devenait, demain, une épave qu'on aurait retrouvée un jour ou l'autre aux soupes populaires… Or, à tort ou à raison, Descharneau considère que c'est Laget qui a fait de lui cette épave…

— Mais comment a-t-il pu matériellement… ?

— Je vous donne mon opinion, que quelques minutes nous suffiront ensuite à confirmer… Aujourd'hui, à midi, un brigadier et deux inspecteurs viennent pour arrêter Laget, qui est absent, et Descharneau les fait revenir à quatre heures…

« N'oubliez pas que des journées, des mois durant, notre homme, dans l'antichambre, n'a rien à faire que coller des timbres et copier des adresses, et qu'il a eu le temps de tourner et de retourner dans sa tête mille plans de vengeance plus compliqués les uns que les autres…

« Il m'a avoué que, contrairement à son habitude, il n'était pas allé déjeuner aujourd'hui, et je le soupçonne de s'être livré ici à un travail minutieux, dont nous chercherons tout à l'heure les traces…

« Car l'occasion est belle, quasi unique !… Les autres jours, Mme Laget est au bureau à deux heures, comme une employée… Le premier mercredi du mois, seulement, elle se rend au ministère des Finances pour toucher sa pension.

« Quand elle passe, afin de prendre ses papiers d'identité, Descharneau lui déclare que *son mari l'attendra dans son bureau à quatre heures précises*, et elle n'a aucune raison de se méfier…

« Dès lors, tout est facile, presque trop facile… L'antichambre, comme chaque après-midi, se garnit de créanciers *qui vont pouvoir certifier que Descharneau ne les a pas quittés*…

« Un instant seulement… À quatre heures moins le quart, remarquez l'heure !… On a entendu une sonnerie qui est soi-disant la sonnerie du téléphone mais, comme par hasard, Descharneau déclare qu'il y avait erreur et ne trouve qu'une réponse embarrassée.

« Nous verrons tout à l'heure si, sous la table de l'antichambre, il n'existe pas un bouton permettant de déclencher une sonnerie… C'est d'autant plus plausible que le garçon de bureau devait avoir un moyen d'avertir son patron des visites trop ennuyeuses… »

— C'est facile à contrôler, dit le juge.

— Le reste aussi. Descharneau pénètre donc, à quatre heures moins le quart, dans le bureau de son patron où, depuis une

demi-heure, il a entendu Laget rentrer. Laget dort, comme d'habitude... Descharneau, ancien armurier, n'a pas eu de peine à se procurer un silencieux, qu'il adapte au revolver du tiroir et, à bout portant, il tire...

— Mais...

— Attendez ! Il remet le silencieux dans sa poche, ou plus probablement il le jette dans les cabinets... Il regagne l'antichambre, attend à nouveau, et nous arrivons à notre tour...

« Alors, il nous déclare que Laget ne va pas tarder à rentrer... Nous attendons comme les autres... Descharneau, qui tend l'oreille, entend Mme Laget qui arrive sur le coup de quatre heures et, lorsqu'elle est encore dans l'escalier de service, il pousse sur le bouton du téléphone intérieur... »

— Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas qu'il faut une détonation pour faire croire *que c'est à ce moment-là seulement que Laget est tué ou se suicide ?*... Il y a un instant, le commissaire du quartier a essayé de faire fonctionner le téléphone intérieur, et n'y est pas parvenu... Je vous parie que le fil a été relié à un pétard quelconque, posé sur l'appui de la fenêtre du couloir, car, j'ai oublié de vous le dire, cette lucarne, à notre arrivée, était ouverte... C'est donc en notre présence, sous notre nez... Nous nous précipitons, et nous effrayons, sans le savoir, Mme Laget, qui se cache derrière un rideau.

Maigret sourit.

— J'ai été frappé, en entrant dans le bureau, par quelque chose d'anormal... Maintenant, je comprends ce que c'était... Moi qui suis un vieux fumeur de pipe, je fais la distinction entre la fumée chaude et la fumée refroidie... Or, dans le bureau de Laget, cela sentait la poudre, certes, *mais la poudre refroidie*... Quant au médecin légiste, à qui nous en reparlerons, il a été trompé sur l'état de rigidité du cadavre, par le fait que le corps était appuyé à un radiateur, ce qui...

* * *

On trouva, sur l'appui de la fenêtre, les restes du pétard et un bout de fil de cuivre relié au téléphone intérieur.

— Ce n'est pas vrai ! cria Descharneau, le premier jour.

Mais, le lendemain, on le trouva pendu dans sa cellule, à l'aide de bandes de toile qu'il avait confectionnées avec sa chemise.

FIN

Chronologie utilisée par la Team

Bibliographie des 75 romans et 28 nouvelles incluant le commissaire Maigret de Georges Simenon. (Pour les nouvelles groupées, le choix de la date chronologique est celui de l'écriture et non de la publication.)

01. Pietr-le-Letton (mai 1931)
02. Le Charretier de la Providence (mars 1931)
03. M. Gallet décédé (février 1931)
04. Le Pendu de Saint-Pholien (février 1931)
05. La Tête d'un homme (septembre 1931)
06. Le Chien jaune (avril 1931)
07. La Nuit du carrefour (juin 1931)
08. Un crime en Hollande (juillet 1931)
09. Au rendez-vous des Terre-Neuvas (août 1931)
10. La Danseuse du Gai-Moulin (novembre 1931)
11. La Guinguette à deux sous (décembre 1931)
12. L'Ombre chinoise (janvier 1932)
13. L'Affaire Saint-Fiacre (février 1932)
14. Chez les Flamands (mars 1932)
15. Le Port des brumes (mai 1932)
16. Le Fou de Bergerac (avril 1932)
17. Liberty Bar (juillet 1932)
18. L'Écluse no 1 (juin 1933)
19. Maigret (mars 1934)
20. Jeumont, 51 minutes d'arrêt (octobre 1936)
21. L'Affaire du Boulevard Beaumarchais (25 octobre 1936)
22. La Péniche aux deux pendus (1 novembre 1936)
23. La Fenêtre ouverte (8 novembre 1936)
24. Peine de mort (15 novembre 1936)
25. Les Larmes de bougie (22 novembre 1936)
26. Rue Pigalle (29 novembre 1936)
27. Monsieur Lundi (20 décembre 1936)
28. Une erreur de Maigret (3 janvier 1937)
29. Mademoiselle Berthe et son amant (29 avril 1938)
30. Tempête sur la Manche (20 mai 1938)